



Karla Suárez

Tropique
des
silences

Extrait de la publication

Métailié

SUITES



TROPIQUE DES SILENCES

KARLA SUÁREZ

TROPIQUE DES SILENCES

*Traduit de l'espagnol (Cuba)
par François Gaudry*

Publié avec le concours du
Centre National du Livre

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2002

Titre original: *Silencios*

© Karla Suárez, 1999

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2002

ISBN: 2-86424-432-2

ISSN: 0291-0154

A Jorge Navarro

Le son ne lui manque pas puisqu'il a le silence.

Charles CHAPLIN

LA GRANDE MAISON

J'avais six ans quand mon père décida d'aller dormir dans le salon. Je ne m'en souviens pas très bien, à part le claquement de la porte de la chambre et les pleurs étouffés de maman pendant des heures.

Nous vivions chez ma grand-mère dans un grand appartement plein de pièces et de mondes différents: ceux de la grand-mère, d'une tante célibataire, d'un oncle masseur et de nous trois, avant que papa déménage au salon.

Ma mère était une Argentine qui avait voulu, dans les années 60, venir à La Havane pour y faire des études de théâtre, elle était devenue amie avec ma tante qui avait commencé par le théâtre, puis était passée à la danse et de là à la littérature, et ainsi de suite, toujours à se chercher, comme elle disait, ou à se perdre, comme disait la grand-mère.

Grâce à ma tante, maman était venue à la grande maison et y avait rencontré papa, alors jeune officier de l'armée, de ceux qui étaient montés en grade et arboraient l'uniforme qui plaisait tellement aux filles, surtout aux progressistes comme maman qui tomba éperdument amoureuse et renonça à sa nationalité afin que mon père ne se sente pas gêné d'être avec une étrangère. Pour la famille d'Amérique du Sud de maman, cette décision signifia qu'elle renonçait à eux en tant que famille et ils décidèrent de rompre les relations avec la fille renégate. Pour ma grand-mère, en revanche, le fait

d'accepter qu'une femme vive sous son toit avec son fils, sans qu'ils soient mariés, signifiait la honte, aussi décida-t-elle à son tour de renoncer à sa bru. C'est ainsi que maman commença à vivre sa romance sans la bénédiction de personne mais absolument convaincue de son amour pour mon père et de son amitié pour la tante. L'oncle ne comptait pas car il n'avait pas de bonnes relations avec papa. Bien avant ma naissance, papa et l'oncle s'adressaient à peine la parole. De sorte que maman, influencée par son mari, témoigna froideur et indifférence à son beau-frère.

J'ai grandi entourée d'adultes très différents. Ma grand-mère avait quatre enfants dont l'aîné, son préféré, prit quasiment la place du grand-père après que celui-ci eut quitté la maison. Cela s'était passé longtemps avant ma naissance, si bien que je n'ai jamais connu le grand-père, et du reste il était interdit de parler de lui à la maison. Un jour il avait abandonné la grand-mère, le fils aîné s'était installé dans la chambre de sa mère et avait fait office de chef de famille jusqu'à ce qu'il décide de se marier et d'aller vivre ailleurs. La grand-mère déclara donc la guerre à la femme qui lui enlevait son premier-né et reporta tout son amour sur mon père, qui était le benjamin. Mon père promettait une glorieuse carrière et devint le complice et confident de sa mère lorsque tous deux se mirent à haïr ouvertement l'aîné le jour où celui-ci décida de prendre ses distances, puis de partir à Miami avec sa femme. Bien sûr tout ceci eut lieu avant que j'arrive dans la famille car, dès que ma mère s'installa à la maison, la grand-mère se fit un devoir de mépriser son fils militaire qui ne semblait pas avoir l'intention de légaliser son état civil. Je pense que la grand-mère traversa à ce moment-là une situation difficile, elle devait choisir entre la tante, qui était son deuxième enfant, et l'oncle, son troisième. Ses relations avec la tante ne furent jamais des meilleures, car elle était la préférée du grand-père, et dès que la maîtresse de maison essayait de faire allusion à son ex-mari sur un ton

méprisant, la tante bondissait pour le défendre avec des mots qui devaient être magiques car la grand-mère fermait immédiatement la bouche et changeait de conversation. Avec l'oncle, son troisième, les problèmes n'étaient pas moindres, non seulement mon père ne lui parlait pas, mais il y avait quelque chose que personne dans la famille n'osait évoquer. Je sais qu'avant maman, mon père et l'oncle partageaient la même chambre, jusqu'au jour où la grand-mère décida que ce dernier dormirait dans la petite pièce contiguë à la cuisine. A ce moment-là, papa était encore le préféré et quand je suis née l'oncle avait déjà fondé son royaume, loin de tous, là-bas dans le fond.

La grand-mère passa quelques années sans fils préféré, jusqu'à ce qu'un beau jour, avant que papa ne dorme au salon, l'oncle décide qu'il allait faire des massages. Ainsi la maison commença à être fréquentée par des petites jeunes qui entraient au salon, souriaient au bébé que j'étais et traversaient la cuisine pour rejoindre mon oncle et ses massages. Pour la grand-mère, ce fut comme une illumination et elle mit fin à son dilemme en concentrant toute son affection sur le fils masseur, qui lui offrait chaque jour des fleurs et des bonbons.

Jusque-là peut-être un instinct infantile conservait-il mon espoir d'être dorlotée par une grand-mère qui aurait chanté des berceuses pour m'endormir dans ses bras, mais le choix de mon oncle réduisit mes rêves en miettes. J'étais une bâtarde, née hors du mariage et de plus fille d'une étrangère, je dus donc me contenter des bras de maman et de la tante, laquelle lorsque je me faisais pipi dessus me lâchait sous prétexte que l'urine des enfants lui donnait du coryza. Quant à papa, je le voyais peu, il avait beaucoup de travail, aussi maman accrocha-t-elle une photo de lui dans mon berceau. Chaque soir, avant de m'endormir, elle me faisait envoyer des petits baisers à la photo, puis m'offrait d'une voix douce tout un concert de chansons qui me plongeaient dans le sommeil. Selon elle, le premier mot que j'ai prononcé, après papa et maman, a été

fusil; il faut dire que ses chansons ne parlaient pas de petits ours ni de gentils papillons, mais de fusils et de morts, et quand elle bavardait avec la tante, tard dans la nuit, près de mon berceau, je n'entendais que des mots bizarres et discordants, alors je me mettais à crier car, après tout, c'était le seul langage que je connaissais pour être dans le ton.

La chambre de la maison qui me plaisait le plus était celle de la tante. C'est là qu'elles transfèrent leurs conversations nocturnes quand je commençai à marcher. Elles papotaient tandis que j'explorais la pièce en attrapant tout ce qui était à ma portée, livres, figurines, tasses, crayons, objets bizarres, la tante avait des tas de trucs et devenait très nerveuse quand quelque chose décidait de se casser entre mes mains. Dans cette chambre j'appris les mots *merde* et *bordel*, qui sonnaient bien et qu'elles employaient fréquemment. J'aimais aussi la petite radio de la pièce, la tante montait parfois le volume et se mettait à chanter faux, alors c'était la fête, on grimpeait toutes les trois sur le lit et on sautait dessus jusqu'à ce qu'on entende la voix de la grand-mère qui frappait à la porte, alors il fallait se taire en étouffant un fou rire. Un peu plus tard, maman m'obligeait à faire silence pour traverser le couloir jusqu'à notre chambre, à envoyer les petits baisers à la photo de papa et à me coucher, mais j'avais du mal à dormir parce qu'elle passait presque toute la nuit à lire avec la lampe de chevet allumée. Mon monde se réduisait alors à la chambre de la tante et à la nôtre, car maman avait décrété le salon chasse gardée après une longue discussion avec la grand-mère à cause des deux ou trois pipis qui m'avaient échappé sur le canapé et des petites jeunes qui venaient se faire masser par l'oncle.

Jusque-là, tout marchait bien. Ma famille était parfaitement cohérente, j'avais un père qui déposait souvent des petits cadeaux dans mon berceau, une mère qui me chantait des chansons, une tante très marrante, une grand-mère ronchonreuse, comme la plupart, et un oncle avec plein de copines.

J'étais heureuse. La journée, j'alternais entre ma mère et la tante, c'était avec elle que j'aimais le plus être car elle se mettait à écrire à la machine et je pouvais prendre tout ce que je voulais, jouer avec ses trucs et grimper sur le lit pendant qu'elle écrivait et me grondait à peine. Je faisais ce qui me chantait et elle se contentait de s'approcher de temps en temps quand elle sentait une petite odeur incommode; alors elle me changeait et jetait la culotte dans une bassine qu'elle portait ensuite à maman en se plaignant parce que l'odeur de caca d'enfant lui donnait la nausée. Ces années-là, ma tante était écrivain et restait des heures à la maison, aussi maman me confiait à elle de temps en temps. Les autres jours c'étaient des sorties avec maman, par-ci par-là, dans des endroits pleins de gens qui parlaient beaucoup, des salles de répétition où tout le monde me grondait ou me passait de main en main, selon l'humeur, mais c'était amusant aussi parce que parfois ils me donnaient une poupée ou un masque et je pouvais jouer tout l'après-midi.

Un soir, il y eut quelque chose de terrible. Nous étions dans la chambre de la tante, où elles bavardaient comme d'habitude, quand soudain ma tante se leva, furieuse, en déclarant un truc du genre "réalisme socialiste", suivi de "énorme merde". Apparemment ça ne plut pas à maman car elle se leva en colère et commença à crier en accentuant les mots plus que d'habitude. Je me mis dans un coin sans rien comprendre et je les vis se disputer, presque à se donner des coups, jusqu'à ce que maman me prenne par le bras en disant que ma tante était une idiote et que je ne devais plus jamais remettre les pieds dans cette pièce. Ce soir-là, je ne fus pas obligée d'envoyer des baisers à la photo de papa, bien sûr je ne dormis pas non plus. Maman passa son temps à tourner, virer, à regarder l'heure, et papa n'était toujours pas rentré. Moi, je faisais semblant de dormir, blottie sous les draps, et ce fut la première fois que j'assistai au retour de mon père. La porte s'ouvrit et il entra discrètement en

essayant de ne pas faire de bruit, jusqu'à ce qu'il tombe sur le regard de maman qui le fixait depuis le lit.

– Si tu me racontes encore que tu étais de garde, je t'arrache les couilles.

Papa eut une expression de lassitude et parla d'aller au salon pour ne pas réveiller la petite. Mais maman se leva, furieuse, en disant qu'elle n'en avait rien à foutre que la petite entende tout, qu'elle en avait marre de se cacher au salon pour que la grand-mère et la petite n'entendent pas, qu'elle en avait marre de tout, de cette famille de dingues, des tours de garde de papa, des balivernes de la grand-mère, de l'oncle préféré et, le comble, de la tante autarcique et à moitié *gusana**. Cette nuit-là, je découvris qu'après les chansons qu'elle me chantait, maman restait éveillée à attendre le retour de mon père pour aller discuter au salon. Je découvris aussi que tout ne marchait pas aussi bien que je le pensais.

A partir de cette nuit-là, maman et la tante cessèrent de se parler et il n'y eut plus de visites nocturnes au salon. Je m'endormais et, aux premiers cris étouffés de maman, je me réveillais pour me boucher les oreilles avec le drap, et quand ça tournait mal, je commençais à pleurer fort, très fort, jusqu'à ce que la grand-mère vienne frapper à la porte en exigeant le silence et se plaignant que dans cette maison on ne pouvait même plus dormir. La tante, dans sa chambre, profitait du tapage pour allumer la petite radio, ma mère me prenait dans ses bras, tandis que mon père allait frapper à la porte de sa sœur en réclamant le respect des autres et la grand-mère réveillait l'oncle, le seul à la prendre en considération, le seul être décent à vivre sous son toit.

C'est pour ça que ma mère se mit à pleurer le jour où mon père décida d'aller dormir au salon. J'avais six ans et je passai presque trente heures sans manger parce que ma mère

* Les exilés cubains sont qualifiés péjorativement de *gusanos*, vers de terre.

n'arrêtait pas de pleurer, de se moucher, de pleurer encore, inconsolable, jetant les mouchoirs mouillés par terre puis se séchant avec les draps et recommençant à pleurer, jusqu'à ce que tout soit trempé et que seuls mes draps restent secs. Ma mère se tourna vers moi, découvrit mon regard et ses pleurs cessèrent subitement.

– Je ne pleurerai plus, mon bébé, je te le promets.

Et elle ne pleura plus, mais elle ne fit non plus rien d'autre. C'est à ce moment-là qu'elle acheta ce tourne-disque d'occasion et commença à écouter des tangos. Elle abandonna le théâtre et n'adressa plus la parole à personne à la maison; elle ne sortait de la chambre que lorsqu'elle considérait cela indispensable et, de temps en temps, pour m'emmener au parc et prendre un verre au bar du coin. Ma mère n'écoutait que des tangos et m'aidait à grandir. Quand mon père lui adressait la parole, elle écrivait sur un papier les quelques mots qu'elle jugeait nécessaires, pas un de plus, et retournait à ses tangos. Je l'observais en silence et me jurais que je ne pleurerais jamais comme elle, ne montrerais jamais mes larmes parce que, derrière les larmes, il n'y avait qu'un tango qui me donnait envie de pleurer et je ne voulais pas, jamais, je ne pleurerais jamais de cette façon, pour rien, ni personne, ni même pour ce que je pouvais à peine comprendre à ce moment-là. J'ai grandi en écoutant les paroles que les autres échangeaient, les silences de ma mère et les paroles des tangos, mes chansons d'enfance, dont celle que je chantais tout le temps :

*... quand toutes les portes sont fermées
et qu'aboient les fantômes de la chanson,
Malena chante le tango d'une voix brisée
Malena a une peine de bandonéon...*

MA MÈRE ÉCOUTAIT DES TANGOS

Une des choses dont je n'ai jamais eu peur depuis mon enfance, c'est l'obscurité; au contraire, je l'aimais bien. A la maison je me suis habituée à me déplacer en catimini, comme les autres.

Je passais la journée à l'école, un semi-internat qui se trouvait à proximité. Tous les matins, maman m'y accompagnait et revenait me chercher à cinq heures. Elle dormait tout le temps quand je n'étais pas là. Rentrer à la maison était ce que j'aimais le moins, car la grand-mère courait à droite à gauche et je devais m'asseoir devant la télé sans embêter personne. Maman disait qu'à la première plainte de la grand-mère, la télévision serait interdite. C'était pénible. Parfois je préférais que maman ait envie de m'emmener au parc où nous restions le temps que la grand-mère finisse sa cuisine et ce qu'elle avait à faire. Je pouvais courir tandis que maman attendait assise sur un banc en lisant un livre. Au retour, nous faisons un arrêt au bar du coin où elle buvait un verre, puis c'était la maison où elle préparait mon repas. A vrai dire nous mangions très tard, assises toutes les deux à la table, moi parlant tout le temps et elle souriant et me pressant pour qu'on ne tombe pas sur l'oncle quand il rentrerait.

Mon père, je le voyais peu. Il arrivait très tard, comme toujours, et partait très tôt. Parfois, je voulais le voir et devais donc attendre en silence dans la chambre que maman ferme

les yeux pour écouter sa musique préférée. Alors je me levais discrètement et sortais de la pièce en marchant tout doucement sans allumer la lumière. Je traversais le couloir en passant devant la chambre de la tante, encore éveillée, en train d'écrire sur sa machine qui faisait beaucoup de bruit. J'arrivais au salon et j'aimais me coucher sur le canapé où papa dormait, je serrais ses draps dans mes bras et j'entamais de longues conversations avec les ombres jusqu'à ce que le sommeil me gagne et je retournais dans la chambre en prenant soin de ne pas faire de bruit. Maman n'avait pas bougé. Elle avait l'habitude de dormir dans la journée et de passer la nuit éveillée à écouter des tangos, très bas pour que la grand-mère ne fasse pas des siennes. Elle restait immobile et donnait parfois l'impression d'être morte, à moitié nue et allongée sur le lit, les yeux fermés, remuant à peine les lèvres, loin déjà, peut-être dans ces terres d'où elle était venue, là-bas, avec des gauchos et leurs bandonéons.

J'ai l'impression que ma vie a été un rêve jusqu'à que papa décide de déménager au salon. Peut-être parce que je grandissais et qu'il me manquait des mots que personne n'avait jamais prononcés. Le fait est que la maison, et tout ce qui tournait autour, commença à me paraître différente. La chambre de la tante, par exemple, continuait de m'attirer, bien que maman m'ait interdit d'y entrer. Parfois, la nuit, j'étais tentée de frapper à la porte, je savais que la tante ne refuserait pas de m'ouvrir, mais quelque chose me faisait craindre que maman ne se sente trahie, alors je restais immobile en espérant que la porte s'ouvrirait, mais cela n'arrivait jamais, la tante tapait sans arrêt sur son clavier et je m'en allais, la laissant dans son monde. La chambre de l'oncle, jusque-là territoire privé, commençait à m'intriguer; certes je n'y étais jamais entrée et lui ne m'y avait jamais invitée, mais une chambre fréquentée quotidiennement par un tas de gens ne devait avoir rien de mal. En revanche, ce qui me remplissait d'ennui, c'était ma chambre, où il n'y

Sylvia IPARRAGUIRRE
La Terre de Feu

Alejandro JODOROWSKY
L'Arbre du Dieu pendu
L'Enfant du Jeudi noir

Miguel LITTIN
Le Voyageur Byzantin

Elsa OSORIO
Luz ou le temps sauvage

Leonardo PADURA
Electre à la Havane
L'Automne à Cuba
Passé parfait

Alfredo PITA
Le chasseur absent

Horacio QUIROGA
Contes d'amour de folie et de mort
Anaconda
Les Exilés
Au-delà
Le Désert

Hernán Rivera LETELIER
La Reine Isabel chantait des chansons d'amour
Le Soulier Rouge de Rosita Quintana
Mirage d'amour avec fanfare

Pablo DE SANTIS
La Traduction

Antonio SARABIA
Le Ciel à belles dents
Les Invités du Volcan

Luis SEPÚLVEDA

Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler

Journal d'un tueur sentimental

Le Monde du bout du monde

Le Neveu d'Amérique

Les Roses d'Atacama

Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre

Un nom de torero

Le Vieux qui lisait des romans d'amour

Yacare Hot line

Paco Ignacio TAIBO II

Le Rendez-vous des héros

De Passage

L'Année où nous étions nulle part

Archanges